

Jean-Luc Lagarce

Juste la fin du monde

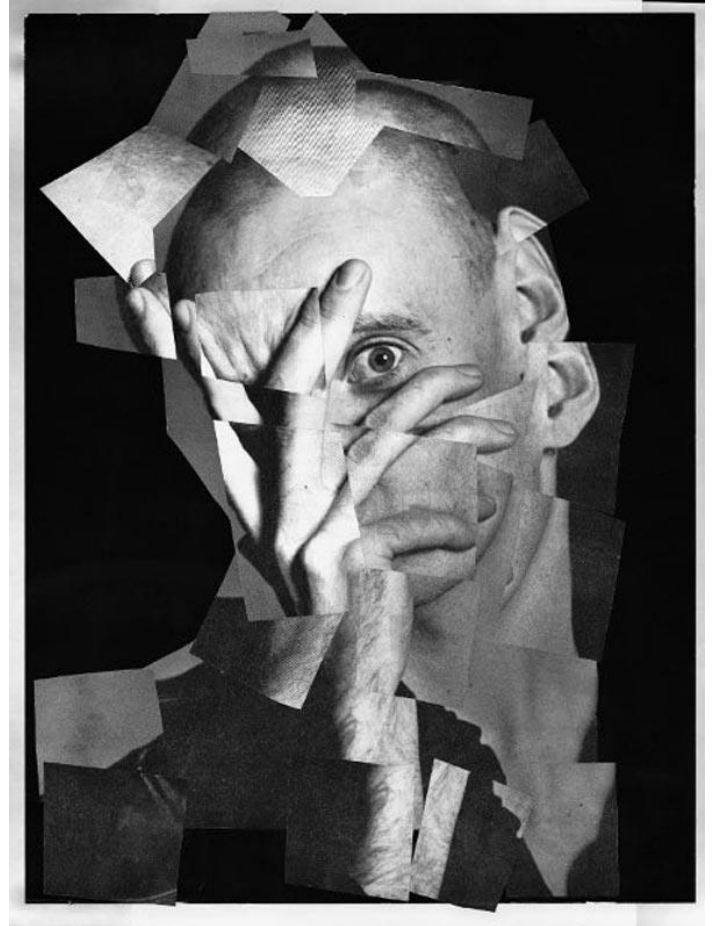
Prologue

Rédigée à Berlin en 1990, grâce à une bourse d'écriture, *Juste la fin du monde* n'est d'abord pas reconnue. Cet échec marque Jean-Luc Lagarce qui renonce alors à écrire et se concentre sur son activité de metteur en scène. Il ne revient à l'écriture dramatique que deux ans plus tard, et approfondit la thématique déjà envisagée avec *Juste la fin du monde*, dans deux autres pièces, *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* (1994) et *le Pays lointain*, achevé en 1995, peu avant sa mort.

Portrait de Jean-Luc Lagarce par lui-même

Un prologue et un épilogue, pris en charge par le personnage de Louis encadrent les scènes à proprement parler. Avec l'usage d'un prologue, Lagarce retrouve le théâtre antique pour qui le prologue englobe les scènes situées avant l'entrée du chœur : un personnage de la pièce vient expliquer l'action, directement aux spectateurs. Deux éléments sont ainsi caractéristiques du prologue antique :

sa situation : « avant l'action », son adresse directe au public. Jean-Luc Lagarce reprend-il cette tradition ? Quel rôle donne-t-il au prologue ?



Organisation et plan du texte :

On remarque tout d'abord que le texte est constitué de vers libres et qu'il ne se compose que d'une unique phrase, qui utilise de nombreux compléments ou propositions subordonnées. Quatre propositions incidentes sont également placées entre tirets. La proposition principale n'apparaît en fait qu'à la ligne 21 : « **je décidai de retourner les voir** » et délimite ainsi :

- Une première partie, fondée sur la répétition insistante de « L'année d'après » (5 occurrences), qui vise à instaurer une certaine chronologie avant le début de l'action elle-même.
- Un projet d'action, très brièvement évoqué (2lignes).
- Un but à cette action, lui-même longuement explicité (propositions finales construites avec pour + infinitif).

I De « Plus tard » à « L'année d'après »

La répétition à 5 reprises de la même formule « **L'année d'après** » scande cette première partie.

Elle suppose de fait un événement qui sert de point de départ, ce qu'affirme aussi la première expression du texte « **Plus tard** ». Cependant cet événement reste inconnu du lecteur, même si l'emploi, dès la deuxième ligne de « **A mon tour** » suggère qu'il pourrait s'agir de la mort d'une autre personne (interprétation confirmée par *Le pays lointain*, qui reprend sous forme dialoguée les éléments du prologue de *Juste la fin du monde*).

Louis annonce sa propre mort dès la deuxième ligne et le caractère inévitable de celle-ci est renforcé par la répétition par deux fois du verbe mourir, d'abord avec un futur proche (utilisé dans le passé), « **j'allais mourir** » puis par un futur

simple « **je mourrai** ». La mention très précise de l'âge, 34 ans et la certitude de l'affirmation « **C'est à cet âge que je mourrai** » amène le lecteur à s'interroger : Louis est-il déjà mort ? Est-ce une voix d'outre-tombe ?

Toujours est-il que ce premier moment délimite la période à laquelle se situe l'action : un présent (« **J'ai près de 34 ans maintenant** »), situé entre un passé et un futur également marqués par la mort (celle d'autrui et la sienne propre). La jeunesse du personnage (34 ans) suscite la gravité et semble inscrire la pièce dans un registre tragique.

La suite du texte évoque l'état d'esprit du personnage durant la période intermédiaire entre l'événement originel et la décision de départ. La répétition de « **l'année d'après** » apparaît ainsi comme une formule qui marque le passage du temps, depuis

- une attitude passive, caractérisée par l'attente (« **j'attendais** » x 2), le mensonge et la négativité (« **ne rien faire** », « **tricher** », « **ne plus savoir** »), ce que l'épanorthose¹ précise au final comme la seule attente de la mort « **j'attendais d'en avoir fini** ».
- jusqu'à la décision d'agir. Deux étapes explicitent cette transformation de Louis : il utilise d'abord une comparaison concrète « **Comme on ose bouger parfois** ». Le



contexte relève de la guerre : « **danger** », « **violent** », « **l'ennemi** », « **détruirait** » et les adjectifs ou les adverbes insistent sur la gravité de la situation : « **extrême** », « **trop** », « **aussitôt** ». La tension est également suggérée par les modalités de l'action : « **à peine** » isolé par la typographie, ou « **imperceptiblement** » dont la longueur même étire le geste. Puis dans un second temps, le jeune homme en vient à sa situation propre.

Isolées, ces quelques lignes se lisent comme un sizain, qui met en relief les deux vers au centre : la brièveté frappante de « **la peur** » et à l'inverse la longueur qui exprime désormais une résolution prise : « **prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre** ».

L'année d'après,
Malgré tout,
 la peur,
 prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre,
malgré tout,
l'année d'après

La violence de l'enjeu se manifeste dans le choix du vocabulaire : « **peur** », « **risque** », « **survivre** » ainsi que la double négation « **sans espoir jamais** ».

II De « Je décidai » à « faire le voyage » : L'action en elle-même

L'action est ici concentrée sur la prise de décision : le passé simple « **Je décidai** » marque une action rapide et définitive. A la lenteur et l'hésitation des 20 lignes précédentes s'oppose ici la rapidité des quatre verbes d'action :

¹ Epanorthose : « Figure de pensée qui consiste à revenir sur ce que l'on vient d'affirmer, soit pour le nuancer, l'affaiblir et même le rétracter, soit au contraire pour le réexposer avec plus d'énergie » (Morier 1975). J'espère, que dis-je? je suis sûr qu'on vous rendra justice (Ac.1835-1932) ». CNRLT

« retourner », « revenir », « aller », « faire le voyage ». Il s'agit de verbes de mouvements dont la signification est à la fois spatiale et temporelle. Ils évoquent pour Louis autant le retour à la maison familiale que le retour sur son passé : deux verbes se fondent sur le préfixe **–re**, tandis que les termes de « pas » ou de « traces » indiquent un trajet déjà parcouru. La dernière expression cependant « faire le voyage » implique davantage un départ vers quelque chose d'inconnu, comme si l'issue même de ce retour restait tout de même inconnu.

A noter l'imprécision entretenue ici par l'emploi du pronom personnel « les voir ». Si d'ordinaire, le prologue vise à donner au public, tous les éléments nécessaires à la compréhension de l'action, ce n'est pas le cas ici. Seul le lecteur qui a pu lire précédemment la liste des personnages comprend qu'il ne peut s'agir que de sa famille².



III De « pour annoncer » à la fin du texte : finalité du voyage

La finalité de ce retour vers la famille est expliquée par plusieurs verbes à l'infinif, d'abord complétant la préposition « pour » (« Pour annoncer » est ainsi employé deux fois), puis par d'autres verbes seulement juxtaposés toujours sur un rythme binaire : deux fois « dire », deux fois « paraître », deux fois « me donner et donner aux autres ».

Le but du voyage est donc de parler : le choix du verbe « annoncer » avec la connotation religieuse qu'il comporte rend plus solennelle cette parole, mais la rectification « dire », « seulement dire » tend à refuser cette solennité. Peut-être ce refus se traduit-il aussi par le choix ironique de l'âge de Louis : 34 ans, un chiffre qui fait penser à 33 ans (l'âge du Christ à sa mort), mais qui refuse un choix par trop significatif.

Les modalités de cette parole sont aussi précisées, avant l'objet même du message : les compléments de manière « lentement, avec soin, avec soin et précision », « lentement, calmement, d'une manière posée » ainsi que les deux incises (« - ce que je crois - » ; « - et n'ai-je pas toujours été pour les autres et pour eux, tout précisément, n'ai-je pas toujours été un homme posé ? - ») se développent et ralentissent le rythme de la phrase, mimant cette volonté de calme et de précision. La reprise systématique du même vocabulaire (« lentement » est repris deux fois, « soin » également, « précision » est dédoublé par l'adverbe « précisément », « d'une manière posée » est relayé par « un homme posé ») tisse un parallèle entre la manière de parler et la manière d'être : il s'agit bien de continuer à être le

² La notion de retour n'implique pas forcément chez Lagarce la famille ou l'enfance. Dans Dernier remords avant l'oubli, il met en scène trois personnages impliqués dans une lointaine histoire d'amour, qui se revoient « une dernière fois » afin de régler tous leurs comptes, sans bien sûr y parvenir.

même face aux autres (la forme interro-négative qui implique la réponse oui, ainsi que la répétition de « **toujours** » marquent cette volonté de continuité).

Quant apparaît à la ligne 32 l'objet de l'annonce : « **ma mort prochaine et irrémédiable** », l'enjeu de ce retour manifeste sa gravité. L'expression est très brutale, d'abord par l'emploi du possessif « **ma** » mais aussi par les deux adjectifs qui suivent : « **prochaine et irrémédiable** ». Le premier marque l'urgence et le second la certitude absolue. De ce fait, l'expression précédente « **dire** », « **seulement dire** » prend un sens très concret : il s'agit aussi pour Louis de reconnaître et d'accepter cette réalité, en reprenant la parole à son compte.

Le personnage développe alors une deuxième finalité, liée à la première : « **paraître pouvoir là encore décider** ». Louis se caractérise par sa volonté de maîtrise, déjà sensible par l'expression « **annoncer moi-même** », aussitôt précisée par en être « **l'unique messenger** ». La dernière phrase énonce cet effort pour être « **responsable de moi-même** », et « **mon propre maître** ». Ce caractère volontaire se voit aussi dans la multiplication des verbes : « **ce que j'ai toujours voulu, voulu et décidé** », « **pouvoir là encore décider** » (le verbe « **décider** » était déjà employé à la ligne 21) », et l'utilisation presque exclusive du pronom personnel de la première personne en qualité de sujet « **je** ».

Cette multiplication de la première personne met en évidence la solitude de Louis. Le reste du monde est très peu mentionné « **les autres** », terme cité trois fois (lignes 27, 39 et 42) et les siens, « **eux** », « **toi, vous, elle, ceux là...** » sont envisagés de manière imprécise, voire franchement désinvolte (particulièrement avec la parenthèse : « **trop tard et tans pis** », peut-être s'agit-il du neveu et de la nièce de Louis dont il est question plus loin ?).

Mais le personnage n'est pas dupe : la répétition du verbe « **paraître** » et l'emploi du terme « **l'illusion** » montrent que Louis a compris que cette maîtrise est impossible : le prologue annonce d'emblée l'échec du voyage et du personnage lui-même. Mais ce vocabulaire est aussi celui du théâtre : la pièce peut commencer.

Conclusion :

Loin d'éclairer l'intrigue et les personnages, le prologue suscite l'interrogation et vient bousculer le spectateur. Au terme de la scène, on ne sait pour ainsi dire rien de la localisation de l'action, des personnages, ou du passé qu'ils ont en commun. Seul apparaît le projet de Louis « **dire** », « **seulement dire** ».

Mais ce projet est illusoire. La parole n'est qu'une apparence de maîtrise du réel et elle est elle-même impossible à maîtriser. La reprise incessante et la correction presque sans fin que Louis fait de ses propos nous fait comprendre que l'un des enjeux de la pièce, c'est justement le langage : comment dire ? Comment faire comprendre ? De manière très orgueilleuse et très désespérée, le théâtre, art de la parole par excellence, affirme ici hautement son impuissance.

